

---

# La traversée du deuil

Marjorie LOMBARD

L'histoire pourrait bien commencer ainsi, lorsqu'au cours d'une première consultation dans le cadre d'un accompagnement dans un contexte de deuil, la question de la demande adressée à la patiente, l'amène à répondre ceci : « C'est que moi je n'ai rien demandé, ce sont mes enfants qui tenaient à ce que je vienne vous voir. Il se trouve que je ne veux pas oublier mon mari, alors comprenez bien que « faire son deuil », ce n'est pas pour moi ». Penser que l'entreprise du deuil coûterait la mémoire du lien, qu'elle engagerait l'endeuillé vers les méandres de l'oubli, c'est comprendre la résistance de cette patiente jusqu'à nous surprendre même qu'elle se soit finalement résolue à suivre les conseils de ses proches. Cette confusion n'est pas un cas isolé, malheureusement.

## 1. LE DEUIL : PHÉNOMÈNE UNIVERSEL ET PROBLÉMATIQUE SINGULIÈRE

De cette opacité autour du deuil, Duperey (1995) en témoigne dans son célèbre « voile noir » quand elle écrit qu'il ne s'agit pas de renier les morts, ni même de ne plus les regretter, mais de se souvenir autrement. Nous le saisissons, ainsi attachés au regret qu'ils ont comme prolongement de leur disparu, le parcours engagé par les endeuillés est bien souvent semé d'embûches, de difficultés, celles-ci renforcées par les représentations qui circulent autour du « travail de deuil ». Mais combien d'entre eux taisent l'impossibilité quant à se déprendre de leur objet d'amour ? Cette réalité engage l'attention des professionnels du soin et s'ils tendent suffisamment l'oreille, ils pourraient être surpris de constater que l'éprouvé du deuil est parfois cultivé, comme « on porte et réchauffe une perle de peur de la voir se ternir et mourir » (Duperey, p. 251). L'impact psychologique est bien légitime et comprendre que toute perte suppose un renoncement coûteux, permet aux professionnels d'autoriser l'effondrement nécessaire plutôt que de le stigmatiser comme pathologique. En effet, la suspension de l'élan vital du sujet est symptomatique de l'intégration de ce fait de réalité. Dans la mesure où tout thérapeute, quelle que soit sa spécialité, s'expose cliniquement à la problématique de la perte, penser la question du deuil se pose comme un impératif.

En tant que phénomène universel, il constitue un puissant rappel de notre vulnérabilité, littéralement, celui qui peut être atteint, touché. Ainsi, si nul ne peut prétendre être épargné par la question du deuil, c'est bien parce que la perte côtoie la vie, non sans mal, parfois. En témoigne, la racine latine du mot « deuil » signifiant « douleur ; chagrin ». En effet, une telle traversée engage un coût considérable pour tout endeuillé et il se trouve que la nature de ce « coût » (psychique) est appréhendée différemment selon les points de vue théoriques. Cependant, tous s'accordent pour le reconnaître comme une part inaltérable. Pas d'économie possible à l'énergie psychique engagée dans la traversée du deuil faisant de cette problématique, un phénomène pluriel, universel mais toutefois, toujours singulier. C'est pour cette raison que les théories seraient à appréhender davantage comme supports de réflexion et non comme données figées.

Aussi, la recherche a successivement approché cette question sous des angles très variés selon l'aspect mis en exergue. Partant de la place occupée par le défunt à l'issue de la perte (le deuil comme travail), les auteurs se tournent progressivement vers la symptomatologie de l'endeuillé (le deuil comme processus), pour envisager, d'autres fois, ses transformations intrapsychiques en se préoccupant davantage de ce qui se joue d'inconscient, en lui, en matière de perte (le deuil comme acte).

## 2. LA CLINIQUE DU DEUIL CHEZ L'ADULTE ET L'ENFANT

D'une tentative de définition du deuil, ainsi appréhendé dans ses généralités, nous en aborderons le caractère profondément singulier, au cœur de la clinique, nous inclinant au pied du lit du vulnérable, rendu las par les épreuves traversées. À son chevet, nous déposons notre savoir afin d'aller à la rencontre d'un semblable. Ce dont nous pourrions nous dépendre consisterait en la prétention de savoir ce qu'est le deuil. Il n'y a que des tentatives pour le définir, et celle que je propose se traduit en les termes d'*une dynamique qui engage le sujet dans la concession d'un espace interne pour accueillir les restes du défunt afin que se déploie une cohabitation pacifiée, mais plus encore, une nouvelle forme de lien, inspiré de l'histoire de l'endeuillé désormais marquée du stigmate marquant de son sceau, un avant et un après.*

### 2.1 Chronos, Kairos et Aiôn

La question du temps est une donnée fidèle au discours portant sur le deuil, les uns se préoccupant de la durée à prévoir pour ce qui reste à traverser de cette période douloureuse, d'autres s'interrogeant sur les conséquences individuelles à prévoir dans ce contexte de bouleversement, quand les derniers envisagent le deuil comme un moment de passage intégré dans un cycle qui le dépassera. S'il convenait de convier à la noce funèbre les dieux du temps, nous y trouverions, d'abord, Chronos sous les offices du « temps physique » où l'aspect quantitatif et linéaire se charge des découpes entre passé, présent et avenir : la valeur du temps y est économique. Mais, Chronos ne siège pas seul même si la tendance est à le penser. Si Kairos n'avait pas ses cheveux au vent pour le saisir en pleine volée, qui sait si l'aspect qualitatif du temps pourrait encore être entendu ? Ce point de basculement nous fait passer de la « mesure » à l'instant-charnière, autrement dit, l'« entre », modifiant l'itinéraire de vie en engageant un avant et un après. A ce temps « métaphysique », le dernier Dieu, celui du temps « cyclique » nous rappelle à l'illusion de la borne dans une représentation de la vie comme une période infinie, moment de passage à inclure dans un « tout ».

C'est ainsi que sous les auspices des dieux, les mortels se livrent au « temps du deuil », à la fois mesurable (physique) et infini (cyclique), point de bascule en profondeur de l'instant, il est aussi sans aucune mesure (métaphysique), temps de fracture. Parce que toute mort est scandale, le temps de la désolation précède bien souvent celui de la consolation, avec toute l'attention qu'il convient de déployer afin d'identifier le moment où l'endeuillé est susceptible d'engager un mouvement vers le changement de statut du mort, qui, au commencement, n'est qu'un simple disparu. C'est en ce sens que nous pourrions parler de « sépulture psychique » (Laufer, 2006), espace interne où reposeraient les restes du disparu. En effet, à l'issue de chaque perte, un « résidu » demeure, terme qui détient la même racine étymologique que « rituel ». Ce reste serait l'objet d'une métamorphose lui permettant de reposer ainsi en mémoire du survivant. C'est là que le rituel, comme comportement prescrit par le groupe social, se trouve être un précieux étayage. Comment ne pas percevoir dans le rite initiatique proposé par le groupe social, un moyen de canaliser le flot d'affects liés à la perte ? Entendons ici la « crise » dans le sens d'une rupture d'équilibre. C'est à un changement d'état que s'expose l'endeuillé qui, d'abord séparé de son objet par la mort (perte supposant refus et frustration) va ensuite dériver en marge du groupe (retrait lui permettant d'engager l'énergie nécessaire au deuil), pour finalement regagner sa place de sujet social, irréversiblement marqué du stigmate (transformation et reconstruction vers un nouvel équilibre). Or l'influence de ces règles de conduite prescrivant aux Hommes la façon dont ils doivent se comporter avec les choses sacrées (Durkheim) semble reculer aujourd'hui. D'un deuil solidaire où la mort était collectivement portée par la communauté, le deuil s'avère être aujourd'hui solitaire, nul ne sonne plus le glas, les cloches restent silencieuses, l'habit du deuil ne couvre plus. Dans la mesure où le temps du rite évolue en cohérence avec le temps psychique, nécessaire à la traversée du deuil, il est notable de reconnaître la

situation de carence à laquelle seraient exposés nos endeuillés d'aujourd'hui. À défaut d'un retrait soutenu par le groupe, les endeuillés ne seraient-ils pas contraints de se retirer dans les cabinets de psychologues ? Notre travail consisterait en la reconnaissance d'actes symboliques comme soutien à la pensée pour que puissent se déposer sous une forme métabolisable, les traces du mort. Cette symbolisation démarre en amont de la perte, dans les couloirs des services hospitaliers auprès des adultes comme des enfants, donnant ainsi toutes ses chances au « pré deuil », à entendre comme une préparation psychique à la mort annoncée. La clinique nous éclaire sur la notion dite d'étayage pour ce qui est du temps d'accompagnement en fin de vie d'un proche. Simplement être là pour les accompagnants, les aider à être présents pour leur proche, leur rappeler, parfois, qu'accompagner n'a rien d'une posture passive dans le sens d'une attente de la mort à venir, mais consiste en un acte d'engagement. Bien loin d'un quelconque sacrifice, redonnons à l'accompagnement ses lettres de noblesse : un « faire sacré » dans le sens d'une transcendance, à son issue. C. Bobin parle à ce titre du savoir amer qu'il a tiré de l'accompagnement de son père en maison d'« extrême séjour » : son impuissance à épargner la souffrance à ceux qu'il aime. Il dit ne pas regretter cette amertume. Revendiquer que jusqu'à ce que la mort n'advienne, le sujet demeure un vivant et, qu'à ce titre, le mouvement vital qui est le sien en appelle à l'étayage des siens.

## 2.2 Hypnos et Thanatos

Et, de la même manière, l'enfant a besoin que l'adulte reconnaisse qu'il tient une place à part entière dans l'accompagnement de son parent, tout simplement parce qu'il s'agit là d'un fait de réalité. À la question du contexte relatif au deuil compliqué, nous aurions tendance à y loger celui de l'enfant, notamment en ce qui concerne ses ressources dites internes. Dormir et mourir relève de figures mythologiques partageant plus que des liens de sang : le dieu du sommeil et le dieu de la mort sont frères jumeaux ! Écoutons, plutôt : « Quand on est mort, c'est comme quand on dort, c'est ma copine qui me l'a dit. Mais moi, j'ai peur d'aller me coucher, j'ai peur de mourir ». Le dormeur du Val d'Arthur Rimbaud soutient cette confusion, cet euphémisme présenté à l'enfant, à défaut des métaphores, non moins supports de confusion : « Quand on est mort, on s'en va vivre dans le ciel. C'est pareil qu'avant sauf que moi je ne peux pas le voir, il faudra mettre une échelle. » Reconnaissons toutefois l'évolution. En effet, il a longtemps été admis que l'enfant n'était, en aucun cas, concerné par cette problématique, bernés comme nous pouvions l'être par le constat que celui-ci continue à jouer et poursuit son existence à bas bruit. Que cette discrétion soit réelle, motivée par la volonté d'épargner les adultes ou parce que la souffrance prend la voie de la somatisation ; que cette discrétion soit supposée du fait d'un désinvestissement des adultes éprouvés et ainsi détournés du vécu de ces derniers : tout portait à croire en un fantasme du deuil chez l'enfant. Par voie de conséquence, les enfants étaient généralement écartés des rituels de deuil, ainsi laissés sans possibilité d'exprimer leur ressenti, isolés du groupe, en proie à leur imaginaire pour mettre du sens sur un indicible. Privée de l'essentiel, d'une symbolisation, d'une légitimité à la souffrance, d'un sentiment d'appartenance au groupe d'endeuillés, la souffrance des enfants emprunte alors la voie des troubles du sommeil et somatisation diverses, des conduites régressives, des difficultés scolaires ou encore de l'agressivité, pour ce qui est des symptômes les plus communément observés.

Cette préoccupation actuelle, elle-même étayée par une connaissance plus fine du développement de l'enfant, nous permet d'appréhender le regard qu'il peut poser sur la réalité de la mort, dont le sens évolue avec l'âge et les expériences. Ainsi, avant l'âge de 6 mois, l'absence de l'acquisition de la permanence de l'objet réduit l'appréhension de la mort à la perte d'une figure familière pour progressivement l'intégrer dans les jeux, se la représenter à travers les animaux jusqu'à se trouver fasciné par les histoires de fantômes, objets transitionnels par excellence entre la vie et la mort. C'est alors qu'une étape essentielle se joue autour de 5 et 6 ans, nous éclairant sur une élaboration progressive, pour atteindre un stade de maturité aux alentours de 10 à 12 ans.

- le caractère d'irréversibilité (littéralement « qui ne peut s'inverser ») : « comment on peut revenir après être mort ? »
- le caractère d'irrévocabilité (littéralement « ce qui est définitif ») : « si on meurt, c'est pour toujours ? »
- le caractère d'inexorabilité (entendu comme loi humaine) : « tout le monde meurt un jour, mais c'est seulement quand on est vieux ou si on nous tue ? »

- le caractère d'universalité (littéralement « qui s'étend à tous ») : « alors moi aussi je peux mourir, même si je suis un enfant ? »

Cela étant, un obstacle majeur se dresse devant la reconnaissance d'un tel vécu chez l'enfant, à savoir que trois aspects essentiels à la traversée au deuil selon la théorie de M. Hanus ont tendance à être négligés sous couvert d'une illusoire protection. Notons, à ce propos : la reconnaissance de la réalité de la perte, la remémoration du défunt et l'expression de sentiments inconscients de culpabilité ; comme autant de supports qui seraient refusés à l'enfant en deuil. Leur absence agirait à l'instar de « parasites » nécessitant une attention toute particulière qui pourrait être traduite les réponses accordées aux questions que l'enfant oserait exprimer si l'occasion de l'échange lui était offerte, en employant des mots simples et non métaphoriques, en reconnaissant le drame qui se joue pour lui, sans jamais le réduire à cette perte, autrement dit, croire en l'aptitude de l'enfant à se remettre. C'est en ce sens que nous devrions porter une attention aiguë à l'attitude déployée par l'adulte accompagnant et, qu'à notre place, il convient de baliser de repères, ce qui est resté trop longtemps : un *no man's land*.

#### **Les essentiels à dire :**

- la vérité avec des mots adaptés à mesure que les informations deviennent accessibles aux adultes y compris en cas de mort par suicide (au risque que le fantasme vienne combler l'inconnu) ;
- le dégagement de toute forme de responsabilité de l'enfant dans la mort du proche (au risque que la pensée magique fasse du désir un acte de réalité) ;
- la réassurance, sachant que ni lui, ni le parent, ne sont en danger de mort (au risque d'une conduite de collage au parent vivant par contagion de la mort) ;
- l'assurance que les adultes continueront à veiller sur lui (au risque d'un sentiment d'abandon) ;
- la promesse que l'amour ne s'arrête pas avec la mort (une autre présence et non pas un oubli).

#### **Les essentiels à faire :**

- leur permettre de vivre les derniers moments et les rituels de mort (préparation et symbolisation) ;
- évocation et entretien des souvenirs (composition d'une « sépulture psychique ») ;
- reconnaissance de sentiments complexes à l'égard du défunt (verbaliser l'ambivalence du lien).

### **3. LE DEUIL COMME « TRAVAIL » : DYNAMIQUE DE L'ÉCHANGE DANS LE DEUIL FREUDIEN**

Aux prémices des études sur le concept, Freud (1915, p. 148) décrit les résonances d'une pareille blessure en écrivant que : « chacun des souvenirs, chacune des attentes par lesquels la libido était liée à l'objet sont présentifiés, surinvestis et sur chacun s'accomplit le détachement de la libido. » Ce que Lagache (1938) résume par la formule : « le travail de deuil consiste à tuer le mort. »

#### **3.1 Phénomène naturel qu'il convient de ne pas perturber**

Ainsi, au commencement de l'approche psychanalytique, le deuil était envisagé à l'instar d'un phénomène psychique naturel, caractérisé par l'atténuation progressive de la douleur provoquée par la mort d'un être cher. Autrement dit, le deuil est entendu par Freud (1915) comme un phénomène normal excluant toute intervention à son égard : « Nous comptons bien qu'il sera surmonté après un certain temps et nous considérons qu'il serait inopportun et même nuisible de le perturber ». Ce qu'il reste aujourd'hui de son apport se pose en les termes de « travail de deuil », contrebalançant les répercussions autour de « la mort sauvage » introduite par Ariès (1977). Ce travail de deuil peut alors être défini, en utilisant le vocabulaire propre à la psychanalyse, comme un processus intrapsychique, consécutif à la perte d'un objet d'attachement, par lequel le sujet réussit progressivement à se détacher. Et c'est ainsi qu'il qualifie de « maladie naturelle » la souffrance consécutive à la perte, qu'elle soit réelle (perte d'une personne) ou symbolique (perte d'un idéal). Cet éprouvé légitime sera

soumis à une évolutivité supposant des étapes dans la progression du sujet vers l'intégration de la perte : c'est ce qu'il appelle le « travail de deuil ».

La dynamique libidinale suivant la confrontation à l'épreuve de réalité se caractérise par une série de mouvements successifs que S. Freud s'attache toutefois à nuancer, limité par la clinique, il en appelle à poursuivre les réflexions sur le deuil :

- rébellion compréhensible et surinvestissement de l'objet perdu par l'endeuillé (ex. se rendre quotidiennement au cimetière ou s'entourer de nombreuses photos, rêver du défunt, etc.) ;
- désinvestissement, autrement dit, le retrait de ces mêmes investissements par économie libidinale (ex. trier les affaires appartenant au défunt, etc.) ;
- déplacement de l'énergie psychique vers de nouveaux objets dit substitutifs (ex. se tourner vers de nouveaux centres d'intérêt, s'investir dans de nouvelles histoires, etc.).

Pour l'auteur, il s'agit de supprimer l'objet perdu en soi par la voie de l'élection d'un nouvel objet de remplacement susceptible de combler autant, si ce n'est davantage encore, l'endeuillé. Le travail mental consiste donc à revisiter l'ensemble des souvenirs afin de les marquer définitivement du sceau d'une histoire désormais passée.

### **3.2 Remise en question de la théorie autour du concept de la pulsion de mort**

Pour autant, nous poserions une réserve essentielle à l'endroit de la première théorisation freudienne concernant le deuil, à savoir que tout « travail de deuil » sous-entend l'existence de liens exigus entre les protagonistes. Pourrions-nous en déduire que les morts qui endeuillent sont précisément des êtres au statut d'irremplaçable ? Précisément, en 1920, Freud, cité par Ayoun (2002, p. 89), perd sa fille Sophie et écrit dans ce contexte douloureux ceci à Ferenczi : « au fond de mon être, je décele un sentiment d'offense narcissique irréparable ». L'atteinte serait-elle donc irréversible ? En effet, la blessure, quelle qu'elle soit, se pose au-delà de la perte effective et engage une dimension narcissique, sorte de perte de soi qui ne peut, quant à elle, être récupérée dans un quelconque objet de substitution. Cette idée est éclairée par Tourn (2003, p. 37) « si le travail de deuil a véritablement été accompli, l'objet réel mort, perdu pour la sensorialité mais pas remplacé, n'empêchera plus désormais d'autres objets d'être investis à nouveau ». La séparation des morts d'avec les vivants s'accomplirait, à cette condition, d'un espace d'accueil pour les disparus.

S. Freud nous éclaire sur la genèse des théories davantage portées sur la perte que sur le lien à l'objet perdu, précisément parce que le lien ici paraît substituable, comme nous avons pu en émettre la critique.

## **4. LE DEUIL COMME PROCESSUS : RÉTABLIR L'OBJET PERDU EN SOI**

M. Klein tracera, dans le prolongement de la pensée freudienne, une voie nouvelle, relative à l'épreuve que constitue le deuil pour le survivant. Alors même que les conceptions freudiennes envisagent un renoncement à l'objet perdu, les conceptions post freudiennes engagent l'idée d'un rétablissement de ce même objet perdu en soi. Autrement dit, ce qui a coûté, ce qui a été investi, continue d'exister autrement, à un niveau plus intime : concéder en soi une place à ce qui est perdu. Le deuil ne suppose pas une annulation du lien mais suppose un « faire avec » souvent traduit en les termes d'acceptation. À cet égard, il convient de préciser que la nature même des investissements inconscients, liés à la relation à l'objet, colore le deuil. Résolument ancrées dans le sillage de la pensée freudienne, résonnent ici les théories que nous nous proposons de décrire comme « symptomatiques » du deuil.

### **4.1 Symptomatologie du deuil dit « normal »**

M. Hanus aborde le deuil en fonction de l'avancée du sujet au gré de « périodes obligées » dont la progression est révélée par des signes cliniques objectivables.

- choc : sidération, engourdissement et refus côtoient les comportements de recherche et de régression non sans agressivité et colère, parfois
- état dépressif : du savoir à une croyance, adhésion et soumission à la réalité de la séparation dans une quête de solitude caractéristique du syndrome dépressif
- rétablissement : la tristesse laisse progressivement place à un sentiment d'apaisement nécessaire à la construction de nouveaux liens

Les théorisations sur le deuil ont coutume de traduire le déroulé dit « normal » d'un tel processus. En ce sens, il reste à appréhender les situations où le deuil se complique en engageant, pour le dire simplement, une souffrance disproportionnée en termes d'intensité et de durée des symptômes. De manière plus élaborée, les travaux de M. Hanus (2006) décrivent plusieurs modalités dans les complications psychologiques du deuil : les deuils compliqués par rapport au temps qui illustrent davantage une description phénoménologique du processus, le deuil compliqué par une dépression majeure, enfin, une entité clinique beaucoup plus « opératoire », à savoir le deuil compliqué qui malgré son appellation tronquée correspond à la persistance de la phase aiguë du deuil plus de six mois après la perte.

Une question persiste cependant, à savoir ce qui est à l'origine du déroulé subjectif du deuil. Il semblerait que le passage d'une telle épreuve dépendrait essentiellement, selon Winnicott (1969), de l'acceptation de la séparation d'avec la mère dans la toute petite enfance. En effet, consentir à être séparé de l'être aimé et perdu supposerait, au préalable, de l'avoir recherché de toutes ses forces, en vain. Nous voici contée l'histoire de tout sujet, né d'une première passion, ici maternelle, que les éloignements et retrouvailles dont il se fera l'acteur (jeu de la bobine de S. Freud) se font les échos nostalgiques des supplications de « rappels » des endeuillés, avant d'y renoncer avec force et fracas. Ainsi le décrit G. Raimbault : "Nous sommes tous, en tant que sujets humains, structurés de façon spécifique à partir de notre rapport au premier objet -celle qui nous a abrité en elle avant de nous mettre au monde ». Ainsi sont décrites les modalités relatives aux premiers rapports fondamentaux susceptibles de déterminer le déroulement du deuil.

## 4.2 Circonstances aggravantes

Au final, si les complications du deuil restent liées, en majeure partie, à l'organisation de la personnalité, elle-même sous l'influence de la qualité des premiers liens, la nature ou les circonstances de certaines pertes conduit aussi une personne à d'extrêmes difficultés. La clinique met en lumière quatre éléments susceptibles d'influencer leur processus :

- la nature des liens (notamment en terme d'ambivalence, de conflits latents) ;
- les circonstances du décès (violence réelle ou fantasmée associée à la mort, regrets relatifs à l'accompagnement au moment de l'agonie, etc.) et autres caractéristiques, l'âge notamment ou toute croyance touchant à la vulnérabilité du sujet endeuillé ;
- les ressources internes (assises psychiques établies dans les premières relations et pertes antérieures non élaborées) ;
- les ressources externes (étayage actuel des accompagnants naturels et professionnels).

Ce processus de deuil arriverait à maturité dès lors que seront perceptibles l'acceptation de la perte, puis l'intégration d'un autre niveau de développement personnel, car non, jamais l'endeuillé ne sera comme avant. L'accent serait à situer, à l'issue de ces descriptions, sur le fait que les conditions plus ou moins dramatiques de la perte jouent un rôle aggravant celui de la personnalité dans les complications du deuil. Mais, gardons-nous, dans ces circonstances, de l'étiquette du « pathologique » qui risquerait d'emprisonner la personne dans une « anomalie d'être » ou d'organisation psychique alors qu'elle n'aurait vécu que des « anomalies de circonstances ».

Du compromis au sacrifice, l'histoire du deuil fête aujourd'hui son centenaire. Revenir sur les théories influentes permet au lecteur de mesurer les nuances apportées par les approches successives. Du défunt à l'endeuillé, le regard de l'expert, tel un balancier, s'il convoque un à un les principaux protagonistes, néglige cependant le facteur essentiel situé du côté de l'entre-deux, du lien. J. Allouch le nomme « petit bout de soi » comme métaphore d'une « livre de chair » reliant l'endeuillé à son objet d'amour. Précisément, celle-ci serait à concéder au mort dans une logique de gracieux sacrifice.

## 5. LE DEUIL COMME ACTE DE GRACIEUX SACRIFICE

Une tout autre dynamique s'ouvre à notre réflexion avec G. Raimbault (1996) citant Jurgensen : « Juste après leur mort, j'aurais voulu ouvrir cette tombe comme on ouvre un livre [...] Rendre à mes filles leur mère. » Parce que le deuil résonne à la manière d'un être amputé en quelques jours de tous ses objets d'amour. Si la dynamique de l'échange semblait caractériser la traversée du deuil à l'orée des théorisations, les auteurs contemporains semblent davantage sensibilisés à une logique de sacrifice qui inverserait le mouvement unilatéral d'un héritage du mort en direction du survivant. Nous faisons ainsi face à la réalité d'une dette qui sommeille à un endroit bien inattendu.

### 5.1 Un « déjà éprouvé » qui fait retour

Le deuil se pose, à partir de là, en énigme dans ce qu'il vient révéler des liens au mort. Ainsi d'ailleurs le titre L. Laufer (2006) qui questionne la nature de l'investissement du sujet à son mort à travers le concept de « survivance » qu'elle revisite à cet effet. Cette notion signifie « la revenance de formes disparues sous le coup d'une fabrication de restes psychiques » ; ce qui donnera parfois le sentiment d'un déjà éprouvé qui fait retour. V. Hugo (1995) décrit ce sentiment de retrouvailles attribuant, dans un poème, ces paroles à une mère endeuillée : « Cet ange en son sépulcre est seul ! Ô doux miracle ! Ô mère au bonheur revenu ! Elle entendit, avec une voix bien connue, le nouveau-né parler dans l'ombre entre ses bras, et tout bas murmurer : "C'est moi. Ne le dis pas" ». Ces moments sont à rapprocher des psychoses hallucinatoires de désir, fausses reconnaissances. Nous retrouvons le vécu souvent décrit par les endeuillés, soumis au principe de la réalité, faisant ainsi céder celui du plaisir traduit par l'étrange sentiment d'une rencontre, dans le réel (dimension d'effraction), avec leur mort. Parce qu'avant d'occuper le statut d'« inexistant », le mort sera « fantôme » c'est-à-dire, une trace psychique errante, en quête de sépulture. C'est à ce titre que l'endeuillé se pose en dette vis-à-vis du défunt. Or L. Laufer illustre le gel possible du deuil par le fantôme, soit la trace psychique du mort revenant hanter le survivant qui ne consentirait pas à lui faire cet acte de donation. Le fantôme réclame un lieu de « sépulture », décrit comme un espace voué à la déposition psychique des restes du disparu. Il pourra, dès lors, reposer « en paix », autrement dit, « en mémoire » du survivant.

### 5.2 Le deuil comme un acte en « pure perte »

À cette vision du deuil, nous y associons un caractère plus aride que le terme de « perte sèche » aura vite fait de relayer, impliquant l'absence de toute compensation. Mais, que faut-il concéder au mort ? J. Allouch (1997) pose, à cet endroit, une idée nouvelle qu'il traduit à travers le concept de petit « bout de soi » à entendre comme fragment de l'entre-deux qui n'appartient exclusivement ni à l'un ni à l'autre. C'est un bout de l'entre-deux que le défunt emporte et que la mort déchire sous l'effet de la disparition. La perte de la personne aimée se supplémente donc d'une part d'« en-soi » et c'est précisément ce que l'endeuillé devra concéder au mort, à l'issue du deuil. Cette dimension n'est pas à entendre dans le sens d'une charge pulsionnelle (désir de ce qui manque) essentiellement investie sur l'objet perdu (nommé « 1 ») mais davantage sur ce qui caractérise la singularité du lien (objet « a » sous-entendu « objet cause de mon désir »). Ce concept novateur dans la problématique du deuil introduit, dans ses prolongements cliniques, celui d'un gracieux sacrifice en ce qui concerne le survivant à l'intention du mort. Cette offrande est radicalement perte sèche. En effet, aucune réparation pour cette agression qui sonne comme une perte irréparable, autant qu'une blessure narcissique radicale. Si l'intérêt des premières théories reposait sur une transformation d'objet d'amour (l'objet perdu remplacé par l'objet substitutif), les plus récentes questionnent cette même transformation du côté de l'endeuillé lui-même. C'est ce que la perte de l'être aimé a fait de l'individu qu'il nous faut accepter. L'équation suivante s'impose à notre réflexion : Deuil = perte de l'objet (1) + ce qui participait au lien (« a » = petit bout de soi) avec l'objet disparu. Autrement dit, nous pourrions entendre le deuil comme la reconnaissance de la perte de l'objet perdu, d'une part, puis de ce que celle-ci engage comme renoncements plus intimes. En ce sens, le « procès » du deuil échappe au travail de substitution pour s'acter dans un travail de transformation. Cette théorie tient son originalité à ce que J. Allouch présente le deuil comme un acte qui prolonge la perte de celle, supplémentaire, du petit bout de soi. Ce n'est pas l'objet mais ce que le sujet dépose fantasmatiquement dans le lien qui renseigne du coût à venir.

L'acte du deuil consisterait-il en une création, propre à toute aire transitionnelle, impliquant l'investissement de cet entre-deux pour transformer ce qui reste du disparu ? À chacun d'être créatif, voire audacieux, pour insuffler du rite là où ça échappe et ainsi étayer chaque sujet dans l'intégration de la perte vécue.

Entendons cette théorisation du deuil comme une proposition de lecture non exhaustive, à laquelle il faudrait ajouter d'autres éclairages complétant ainsi le visage à jamais figé de l'endeuillé, nous apparaissant « pensé » en un temps et par une société donnée. Si le deuil a pu être appréhendé à l'instar d'un travail de substitution, et l'est également dans le sens d'un processus de cicatrisation se déclinant en différentes étapes ainsi nommées par l'auteur (I. Delisle) :

- « critique » faite du choc et d'émotions violentes imposant une distance,
- « cruciale » engageant la « cassure » des liens affectifs, nécessitant un soutien, et,
- « créatrice » consistant en l'intériorisation du défunt et imposant, quant à elle, du temps.

Du deuil comme « procès », il a, d'une façon opposée, étant décrit comme « acte » de gracieux sacrifice, conception susceptible de se retrouver dans la lecture d'A. de Broca (2001) lorsqu'il écrit qu'être endeuillé, c'est continuer à vivre après la perte d'un être avec lequel des liens affectifs ont été tissés, mais plus encore, c'est perdre « un morceau de soi ». Mais le deuil peut tout autant être entendu comme un nouvel « apprentissage » à travers les notions de finitude, de solitude et d'incertitude (J-M. Longneaux, 2020) faisant du sujet en deuil, un être mourant à ce qu'il n'est plus, pour renaître à ce qu'il est devenu.

A. Duperey (2003, p. 253) de conclure : Il faudrait à présent qu'ils deviennent de « vrais morts qu'on n'appelle plus ». Nous assistons progressivement à un changement de paradigme concernant la logique du deuil qui nous avait échappé jusque-là. C. Ternynck (2007) nous met sur la voix d'un compréhension nouvelle en rapportant les mots d'une patiente : « Ce reflet qui me hante, c'est moi, moi volé, moi perdu. Le pourchasser ; voyez-vous, c'est vouloir reprendre ce qui me fut dérobé. Ce qui, de droit, me revient. » Car, ils savent, ou bien devinent, cette nouvelle dynamique autour du deuil, c'est ce que suggère G. Raimbault (1996) lorsqu'elle écrit que : « Les survivants seront amputés d'une part d'eux-mêmes, un morceau de chair [...] À son tour, le survivant est atteint d'une maladie, la maladie du deuil à évolution chronique, avec des rémissions et des rechutes, toujours possibles dans le conflit entre la vie psychique et la réalité. »

## 6. CONCLUSION

Se refuser à la marche forcée de l'injonction à « faire » un quelconque « travail » de deuil, pour entendre l'épreuve que toute vie impose à ses vivants, celle qui relève de la perte. Se refuser tout autant à l'errance de ces (morts) vivants perdus dans le *no man's land* qu'est devenu la période du deuil en perte de rituel, privés des séquences cérémonielles étayant tout sujet dans son changement d'état. Autant la tentation est grande, face à cet impossible du possible auquel peut renvoyer la mort, de nier tout désir chez celui qui trépassé, autant cette expérience qui consiste à mourir et renaître après la perte d'un être aimé en appelle à la présence de l'autre. Créer un espace des possibles pour rendre son humanité à cette expérience et lui donner la forme de l'accompagnement. Et l'endeuillé aura beau être entré dans l'hiver, dans la nuit, la mort dans l'âme, il aura beau piétiner sans espoir d'un autre univers, s'il trouve un semblable, simplement là, son errance deviendra promenade. Que cet autre soit non sachant, et sa marche forcée deviendra promenade aussi, espace de l'entre-deux, véritable aire transitionnelle, favorable à la rêverie. Et c'est ainsi que l'eau et la lumière se feront solitude et échanges. Faire de la cassure, un lien, pour que naisse une rencontre.

### Bibliographie

- ALLOUCH J., *Érotique du deuil au temps de la mort sèche*, Paris, École Lacanienne de Psychanalyse, 1997.
- ARIES P., *L'homme devant la mort*, Paris, Seuil, 1977.
- AYOUN L., « Cet obscur objet du deuil », *Topique*, 2002, 2, 79, p. 85-97.
- DE BROCA A., *DEUILS ET ENDEUILLES*, 2EME EDITION, MASSON, PARIS, 2001
- DELISLE I., *Survivre au deuil. L'intégration de la perte*, Editions Paulines, 1994
- DUPEREY A., *Le voile noir*, Paris, Seuil, 1995.



FREUD S., *Deuil et Mélancolie. Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1952.  
HANUS M., *Les deuils dans la vie*, Paris, Maloine, 2006.  
HUGO V., *Les contemplations*, Paris, Flammarion, 1995.  
KLEIN M., *Deuil et dépression*, Paris, Payot, 2004.  
LAGACHE D., « Le travail du deuil », 1938, *R.F.P.*, X, 4. — a) 695. — b) Cf. 695.  
LAUFER L., *Énigme du deuil*, Paris, PUF, 2006.  
LONGNEAUX J-M., *Finitude, solitude, incertitude. Philosophie du deuil*, Paris, PUF, 2020  
RAIMBAULT G., *Lorsque l'enfant disparaît*, Paris, Odile Jacob, 1996.  
TERNYNCK C., *Chambre à part*, Paris, Desclée de Brouwer, 2007.  
TOURN L., *Chemin de l'exil, vers une identité retrouvée*, Paris, Campagne Première, 2003.  
WINNICOTT W.-D., *La capacité d'être seul. De la pédiatrie à la psychanalyse*, Payot, Paris, 1969.

#### **Ouvrages conseillés**

ALLOUCH J., *Érotique du deuil au temps de la mort sèche*, Paris, École Lacanienne de Psychanalyse, 1997.  
BACQUE M.F., *Le deuil à vivre*, Paris, Odile Jacob, 1992.  
BOBIN C., *La présence pure*, Paris, Gallimard, 2008.  
DE HENNEZEL M., *La mort intime*, Paris, Robert Laffont, 1995.  
DUPEREY A., *Le voile noir*, Paris, Seuil, 1995.  
FAURE C., *Vivre le deuil au jour le jour*, Paris, Albin Michel, 1995.  
FREUD S., *Deuil et Mélancolie. Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1952.  
LAUFER L., *Énigme du deuil*, Paris, PUF, 2006.  
LE GUAY D., *Qu'avons-nous perdu en perdant la mort ?*, Paris, Cerf, 2003.  
*Le Voyage d'Hiver*, textes de Wilhem Müller.  
LELORD F., *Le nouveau voyage d'Hecto*, Paris, Brochée, 2006.  
OGAWA O., *L'annulaire*, Paris, Actes Sud, 1995.  
VAN GENNEP A., *Les rites de passage*, Paris, Picard, 1909.

#### **À écouter**

*Le voyage d'hiver* de Schubert  
*Les nocturnes* de Chopin